

Après bien des hésitations, l'archiduc Maximilien signe le 2 avril 1864 un pacte de famille, par lequel, en échange de l'autorisation qui lui est accordée d'accepter le trône du Mexique, il renonce pour lui et tous ses descendants à tous droits éventuels à la couronne d'Autriche.

S. A. I. approuve ensuite la convention dite de Miramar, apportée de Paris par M. Herbet, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur Napoléon III.

Par l'article premier de cette convention, l'empereur Napoléon s'engage à ne retirer du Mexique les troupes françaises qu'au fur et à mesure que l'empereur Maximilien parviendra à organiser les forces destinées à les remplacer.

L'article 3 stipule que la légion étrangère française, dont l'effectif sera porté à huit mille

hommes, restera au Mexique six années après la retraite des dernières troupes.

L'article 5 dit que partout où les garnisons ne seront pas exclusivement composées de troupes mexicaines, le commandement appartiendra à l'officier français; qu'en cas d'expéditions de troupes françaises et mexicaines combinées, le commandant français aura la direction supérieure.

Par les articles 9, 10, 11, 12, 13 et 14 qui concernent les questions financières, le gouvernement mexicain reconnaît devoir à la France deux cent soixante-dix millions de francs, pour les frais de l'expédition jusqu'au 1^{er} juillet 1864; et à partir de cette date, mille francs par homme et par an. En garantie de cette dette et afin d'assurer le paiement des indemnités dues aux sujets français, le dit gouvernement promet de verser soixante-six millions de francs en obligations de l'emprunt qu'il va contracter et s'engage encore, de plus, à payer vingt-cinq millions de francs par an, pour le service des intérêts et l'amortissement du capital.

Le même jour, en présence de la députation du parti conservateur mexicain qui lui avait offert la couronne, l'archiduc annonce solennellement son acceptation et prête serment de consacrer tous ses efforts au bien-être de la nation.

Un *Te Deum* est célébré dans la chapelle du château, le drapeau tricolore est arboré, et pour la première fois les nouveaux souverains s'entendent acclamer par les cris de : « Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! »

Le 14, Leurs Majestés suivies du comte et de la comtesse Zichy, du marquis Corio (*), du comte de Bombelles, de messieurs Schertzenlechner et Eloin, s'embarquent sur *La Novara* et, escortées de la frégate française *Thémis*, partent pour le Mexique, où Elles arriveront vers la fin de mai, après s'être arrêtées à Civita-Vecchia pour aller recevoir à Rome la bénédiction de Pie IX.

(*) Ces trois premières personnes ne restèrent que peu de temps à Mexico.

Examinons maintenant la situation dans laquelle Leurs Majestés vont trouver le Mexique, et reportons-nous pour cela à deux années en arrière :

Le général de Lorencez s'étant laissé persuader par Almonte que les troupes mexicaines étaient fatiguées de la république, que leurs chefs épiaient l'occasion de se prononcer, que la résistance de Puebla serait faible, que le corps expéditionnaire s'emparerait de la place sans difficultés et même qu'il y entrerait sous une pluie de fleurs, crut ne pas devoir demander des renforts et, écrivant au contraire au maréchal Randon qu'à la tête de ses six mille hommes, il se sentait le maître du Mexique, se porta en avant le 27 avril 1862.

Le défilé des Cumbres ne fut pas défendu avec beaucoup d'opiniâtreté, mais en arrivant le 5 mai en vue de Puebla, qui renfermait 8.000 hommes commandés par le général Zaragosa, l'avant-garde

de la colonne française fut accueillie par un feu qui ne laissait aucun doute sur la résistance qu'on allait rencontrer.

Le général de Lorencez arrêta ses troupes et fit faire une reconnaissance par son chef d'état-major, le colonel Valazé.

Les forts de Guadalupe et de Loreto qui couronnaient le mamelon couvrant une partie de la place, n'étaient que des ouvrages en terre. Ils ne paraissaient pas difficiles à escalader.

Malgré que l'artillerie ne découvrit point d'emplacement assez rapproché pour préparer convenablement les assauts et quoique le feu qu'elle ouvrit à 2.000 mètres restât absolument inefficace, deux bataillons du 2^e zouaves reçurent l'ordre d'attaquer Guadalupe, en même temps qu'un bataillon de chasseurs à pied et un bataillon d'infanterie de marine repousseraient les tirailleurs embusqués entre ce fort et Loreto.

Les zouaves se précipitèrent en avant avec leur audace habituelle; ils franchirent plusieurs fois le fossé et plantèrent leur drapeau sur la berme, mais ils ne parvinrent jamais à dépasser le para-

pet, parce que les défenseurs du couvent qui se trouvait à l'intérieur de l'ouvrage et qui avait été transformé en réduit, les tenaient à bout portant sous un feu meurtrier.

Les chasseurs et les marins ne luttaient pas dans des conditions moins périlleuses ; recevant de front le feu d'une infanterie abritée, ils furent bientôt pris en écharpe par l'artillerie du fort Loreto et chargés par une nuée de huit ou neuf cents cavaliers.

Un bataillon du 99^e intervint, mais il devenait évident qu'il fallait renoncer à s'emparer de Puebla ce jour-là.

« Je me disposais, dit le général de Lorencez dans son rapport, à faire avancer les réserves que je tenais près de moi à mi-côte, lorsqu'un orage tropical obscurcissant l'air vint fondre sur nous, détrempant les terrains à tel point qu'on ne pouvait se tenir debout sur les pentes qu'on venait de gravir.

» L'impossibilité de soutenir plus longtemps cette lutte héroïque m'étant démontrée, je fis redescendre les bataillons engagés, en profitant

des plis du terrain, et je les arrêtai au pied du coteau, pour y reprendre leurs sacs. »

Le général de Lorencez, qui avait perdu 490 officiers et soldats, tués, blessés ou disparus, se retira sur le bivac qu'il avait quitté le matin, et sans être inquiété continua son mouvement rétrograde le lendemain sur Amozoc, où il séjourna les 9 et 10, rentrant le 19 à Orizaba, qu'il mit en état de défense.

L'ennemi parut bientôt devant la place et entama un siège en règle. Il allait tenter l'assaut, quand, dans la nuit du 12 au 13 juin, le colonel l'Hérillier du 99^e eut l'idée d'envoyer deux de ses compagnies sur la hauteur du Borego, qu'on avait négligé d'occuper.

Le capitaine Détrie tomba sans s'y attendre sur les avant-postes de la division commandée par le général Ortega, qui comptait surprendre la ville de ce côté. Il fit sonner la charge et son attaque fut si impétueuse que les Mexicains pris de panique s'enfuirent en abandonnant leur artillerie et en répandant le désordre parmi les troupes qu'ils étaient chargés de couvrir.

Le lendemain Zaragosa continua à canonner la ville jusqu'au soir, et pendant la nuit il replia ses forces dans la direction de Puebla.

A la suite de ces événements, le général Forey fut désigné pour prendre le commandement du corps expéditionnaire, dont l'effectif allait être porté à trente mille hommes. Il débarqua à Vera Cruz le 21 septembre 1862.

Le général de Lorencez, très affecté des correspondances reproduites dans les journaux de Paris, qui critiquaient violemment sa conduite, et se plaignant en outre amèrement d'avoir été induit en erreur par monsieur de Saligny autant que par Almonte, demanda à rentrer en France.

Avant son départ de Paris, le général Forey avait reçu de l'empereur Napoléon III des instructions écrites, portant la date du 3 juillet 1862 :

« Il n'entre pas dans mes habitudes, disait l'Empereur, de rappeler les événements passés pour critiquer ce qui n'a pas réussi. Si je commence par y faire allusion, c'est que l'exemple des fautes commises empêchera d'y retomber à l'avenir.

» J'ignore si le caractère privé de M. de Saligny laisse à désirer; mais ce que je sais et ce que je déclare hautement, c'est que depuis le commencement de l'expédition du Mexique, ses dépêches ont toujours été marquées au coin du bon sens, de la fermeté et de la dignité de la France : et je ne doute pas que si ses avis eussent été suivis, notre drapeau ne flottât aujourd'hui à Mexico. »